



HOMMAGE À ANDRÉ TOSEL⁽¹⁾

Le devoir de l'inquiétude

« *La morte non è nel non poter comunicare ma nel non poter più essere compresi* »

→ par Vincent Charbonnier,
membre du Bureau national

PASOLINI, *Una disperata vitalità*⁽²⁾

Si, assurément, chaque voix est singulière, certaines, toutefois, le sont plus que d'autres. Celle d'André Tosel, qui vient de prématurément disparaître était et demeure de celles-là. Né en 1941 à Nice et issu d'un milieu modeste, il est l'expression typique du pouvoir émancipateur de l'École. Après des études secondaires, il intègre l'ENS Ulm (Paris) où il eut notamment pour enseignant, puis ami, Louis Althusser. Agrégé de philosophie (1965), docteur ès lettres (1982), il fut longtemps maître-assistant à l'université de Nice avant d'être élu professeur à l'université de Besançon (1989), où il fonda le laboratoire philosophique des logiques de l'agir, puis à Paris-I (1995-1998) et enfin de nouveau à Nice. Unanimement apprécié pour sa gentillesse, sa disponibilité et sa modestie, quasi irréelle au regard de son œuvre, il fut partout et toujours un militant. Et d'abord de la Jeunesse étudiante chrétienne (JEC), dont il sera un dirigeant national à la fin des années 1950, puis au SNESUP.

Une voix singulière donc, par la proximité de ses écrits et l'ampleur de sa réflexion, par la qualité de son écriture – exigeante et savante – et son exigence didactique de totalisation. Singulière surtout, par son engagement (main)tenu pour le marxisme et le communisme là où tant d'autres ont vacillé, de l'amende au reniement en passant par l'abandon. Sa fidélité n'était pas féale mais (auto)critique, une fidélité maintenue parce que discutée.

Restituer l'ouvrage tosélien en quelques lignes est une gageure. Aussi irons-nous à sa quintessence dont le *filò conduttore* est l'engagement, la lutte pour la libération politique et l'émancipation intellectuelle, pour être un jour parmi « *Les constructeurs d'un vivant édifice, / La foule immense où l'homme est un ami* » (Éluard, *La Puissance de l'espoir*). C'est dans cette perspective qu'il rencontre Gramsci, dont il est assurément l'un des plus fins connaisseurs en France et auquel il a consacré énormément d'études, selon une visée inséparablement didactique, d'explicitation de ses notions et de ses concepts, et réflexive, d'appropriation et de « tradu(a)ction »⁽³⁾ pour la conjoncture de la puissance et de la fécondité de sa pensée.

Cette rencontre avec Gramsci a été préparée par une autre qui l'a précédée et qui l'a accompagnée dans un dialogue fécond : la philosophie de Spinoza. Cette rencontre est même décisive puisque c'est par elle qu'il en est venu à la philosophie et que c'est elle qui a formulé la question majeure de l'émancipation et de ses conditions. Sa lecture est en outre et encore une fois singulière puisque la pensée de Spinoza n'a jamais été envisagée de manière autarcique, selon une perspective étroitement herméneutique, du texte par le texte sur le texte, mais toujours articulée de manière ouverte à l'actualité de l'histoire

pour nous aider à penser le présent (cf. Tosel, 2015). Parce que Spinoza est « *le philosophe qui fonde la puissance de la raison et de l'agir sur la connaissance lucide de tout ce qui s'oppose à l'une et à l'autre* ».

Cette question majuscule de l'émancipation est précisément l'objet de son dernier ouvrage publié, une synthèse absolument remarquable, qu'il faut lire. Il y pose la question nodale de la contre-réforme néolibérale dont « *l'immondialisation* » capitaliste est l'expression la plus achevée, qui nous confronte à une

terrible « *désémancipation de masse* » (D. Losurdo), laquelle s'incarne, en son sens le plus obvie, dans une marchandisation généralisée du réel et dans une logique de désassimilation dont la potentialité barbare n'est désormais plus une idée. Proposant une histoire théorique et critique de l'idée d'émancipation, il en conclut qu'il s'agit de penser autrement l'idée de « révolution », parce qu'elle est exigée en effet ! La prolixité de son ouvrage a été en complet décalage avec l'audience et la discus-

sion qu'il aurait méritées et qui sont demeurées par trop confidentielles. Peut-être à cause de son opiniâtreté à toujours remettre son ouvrage sur le métier, Tosel a été insuffisamment soucieux de la visibilité de ses travaux. Nonobstant cette réserve, il demeure un grand penseur. Car dans cet excès de modestie, se dévoile une ténacité, qui est une vraie leçon, le fait pratique du devoir et de l'inquiétude. C'est son honneur et la raison de la profonde estime que nous lui devons. L'avenir sera tosélien. Merci André, merci infiniment. ●

▼
Proposant une histoire théorique et critique de l'idée d'émancipation, il en conclut qu'il s'agit de penser autrement l'idée de « révolution », parce qu'elle est exigée en effet !
▲

Dans l'immense production d'André Tosel, j'indique quatre ouvrages qui balaient l'ensemble de ses thèmes de réflexion : *Spinoza ou l'autre (in)finitude* (L'Harmattan, 2008) • *Nous citoyens, laïques et fraternels ? / La Laïcité au miroir de Spinoza* (Kimé, 2015) • *Étudier Gramsci : pour une critique continue de la révolution passive capitaliste* (Kimé, 2016) • *Émancipations aujourd'hui ? Pour une reprise critique* (Éd. du Croquant, 2016).

(1) J'achevais un travail sur son œuvre, dont une première partie, provisoire, a été publiée (*Le Devoir et l'Inquiétude : André Tosel ou l'acuité du marxisme*), au moment de sa brutale disparition (cf. sur le portail des Archives ouvertes en SHS : <https://halshs.archives-ouvertes.fr>).

(2) « La mort n'est pas/de ne plus pouvoir communiquer/mais de ne plus pouvoir être compris », Pasolini, *Une vitalité désespérée*.

(3) Selon un terme que j'ai forgé par analogie avec l'une de ses inventions lexicales « produ(a)ction ».